

ages en Chine, pour y revendiquer des droits en faveur de l'anglicanisme. Mais que peut-il y avoir de commun entre une soi-disant Eglise, établie au nom de la loi et par la force matérielle, et le prosélytisme chrétien ?

La correspondance échangée entre M. de Lagrénée et le plénipotentiaire chinois a été mise en ordre et déjà publiée en partie par M. Lenormant, qui a recours, pour constater l'authenticité de ces documents, à M. de Lagrénée lui-même. Un des actes les plus importants de cette publication, est l'édit porté par l'Empereur de la Chine le 20 février dernier, et du texte duquel découlent trois dispositions de la plus haute importance pour l'avenir du catholicisme dans ces vastes pays.

D'abord, les concessions déjà obtenues par M. de Lagrénée, mais avec des restrictions malsonnantes et empruntées aux anciens édits de persécution, sont renouvelées d'une manière pure, simple et sans restriction.

En second lieu, l'édit ordonne que les églises échappées aux injures du temps, et qui auraient été abandonnées ou saisies par l'Etat, soient rendues aux Catholiques, à moins cependant qu'elles n'aient été changées en pagodes.

Enfin l'édit porte des peines sévères contre les magistrats qui poursuivraient les Chrétiens pour cause de religion. Les Chinois regardent cette dernière disposition comme décisive pour assurer l'exécution des volontés de l'Empereur et ils s'étonnent que la France ait eu assez d'ascendant pour l'obtenir.

Cet édit, il est vrai, porte encore la défense faite aux étrangers de s'introduire dans l'intérieur du pays ; mais outre que cette défense, qui n'est plus accompagnée, comme par le passé, de dispositions pénales, peut être facilement éludée, elle est, sous un rapport, favorable au catholicisme, en ce qu'elle ferme l'intérieur du pays seulement aux Protestants, qui n'ont pas de ministres indigènes, tandis que les catholiques ont un grand nombre de Prêtres Chinois. Du reste, le contact fréquent des Chinois avec les étrangers ne pourra manquer de faire disparaître bientôt ces édits surannés qui interdisaient aux autres nations l'entrée de cet empire.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Meurtre.—Un Canadien de Plaitshburgh, nommé Jean, Levere, avait pris sa femme dans sa voiture, sous prétexte d'aller rendre visite à un ami, dont l'habitation était située à 4 ou 5 milles du village ; parvenu à la distance de trois milles, et sans prononcer une parole, il se précipita sur elle et lui fendit le crâne avec une hache. On ne sait à quelle cause attribuer cet acte de férocité.

New-Jersey.—La ville de Jersey est en proie dans ce moment à une assez singulière épidémie. Bon nombre d'habitants sont atteints d'un mal d'yeux qui commence par une démangeaison assez vive, souvent accompagnée de fortes douleurs ; il en résulte bientôt une grande faiblesse dans la vue et une grande inflammation à l'extérieur ; puis bientôt l'œil se ferme et l'on perd presque complètement la vue. Il y a aussi dans Montréal plusieurs personnes qui sont atteintes de cette maladie.

Voltigeurs Canadiens.—On s'occupe en ce moment à organiser à Montréal un corps de milice sédentaire sous le nom de voltigeurs. Le commandement en a été offert au colonel de Sallaberry qui a bien voulu l'accepter. On ne pouvait assurément faire un meilleur choix. Les autres officiers supérieurs ont été choisis, et la nomination a été soumise à Son Excellence lord Cathcart qui a bien voulu l'approuver. Ce nouveau corps, qui sera composé de six compagnies, portera l'uniforme des anciens Voltigeurs-Canadiens.

Minerve.

Le Marché Bonsecours.—A une assemblée du conseil de ville tenue hier, on a donné à la nouvelle halle du marché le nom de Marché Bonsecours.

Idem.

FRANCE.

—L'association des *Frec-traders* de Paris s'est réunie mercredi sous la présidence de M. le duc d'Harcourt. L'assemblée se composait d'environ 2,000 personnes. MM. le duc de Broglie, Dumas, et Adam, maire de Boulogne, ont adhéré aux principes de la liberté du commerce.

—L'infant don Enrique est arrivé le 20 à Paris, venant de Bruxelles et se rendant à Madrid. Le prince est descendu à l'Elysée-Bourbon. Il a été reçu le lendemain par le roi.

—Le 21, est arrivée à Paris S. A. R. l'infante Isabelle-Ferdinande de Bourbon, qui habite Bruxelles ; les voitures de la cour attendaient S. A. au débarcadère du chemin de fer du Nord, et l'ont conduit immédiatement à l'Elysée-Bourbon. S. A. est accompagnée de son médecin et d'une partie de sa maison. Dimanche matin, l'infante a été reçue par le roi et la reine au palais de Saint-Cloud.

—On lit ce qui suit dans le *Globe* du 26 novembre : "Le comte de Montemolin a donné hier de nombreuses audiences à des personnages distingués, et s'est occupé d'affaires à l'hôtel Mortimer-Street-Cavendish-Square à Londres."

—Le *Journal des Débats* vient de décider qu'il ne publierait plus de roman dans sa feuille, soit en feuilletons, soit autrement.

ÉTATS-UNIS.

Perte du Sloop Boston.—Le sloop de guerre *Boston*, appartenant à la marine des États-Unis, a quitté New-York, le 8 novembre, se rendant au golfe du Mexique. Jusqu'au 15, il avait navigué sous les plus heureux auspices, quand un coup de vent furieux accompagné d'une pluie torrentielle le poussa sur un récif, à la pointe des Eleuthiers (l'une des Bahamaïes) et s'est échoué sur le flanc, à cinquante mètres environ du rivage. Tous

les officiers et l'équipage ont réussi à gagner en sûreté la rive, où ils sont restés quinze jours à bivouaquer sous des tentes, la goélette *Volant* les a recueillis et les a ramenés à Norfolk.

Le "*Boston*" est brisé ; il a perdu tout ce qu'il avait à bord excepté les canons et les tonnes où se trouvait la provision d'eau.

Naufrages.—*Picou*, 3 décembre.—Jeudi dernier au matin le brigantin *Brothers*, appartenant à MM. William et Nathaniel Sutherland de ce port, et pesamment chargé de marchandises avec quelques passagers, a été jeté à la côte près de Prospect, sur la côte méridionale de cette province, et s'est totalement perdu. De 14 personnes qu'il avait à son bord, cinq seulement ont pu se sauver.

Washington, 17 décembre 1846.

—Le cutter *Forward* est arrivé le 9 décembre à la Nouvelle-Orléans, venant de Tabaco et de Tampico, il rapporte que dans la nuit du 26 novembre, un canot ayant à bord le lieutenant Parker les midshipmen Rogers et Hyson avec cinq hommes, et envoyé du brick *Somers*, en station alors à l'île Verte, à cinq milles environ de Vera-Cruz, a brûlé, le brick mexicain *Creole*, amarré au château de Saint-Jean-d'Ulon, l'a brûlé et a fait prisonniers 7 Mexicains qui étaient à bord. Hyson, seul, a été légèrement blessé.

Le commodore Perry a mis à la voile de Tampico, le 2 décembre, pour une seconde expédition ; il a pris avec lui le *Mississippi*, le *Vixen*, le *Bonita* et le *Pelrel*. Le commodore Connor, avec le reste de l'escadre, restera probablement devant Tampico jusqu'à ce qu'il ait reçu des forces suffisantes.

Depuis que ce qui précède est écrit, nous avons reçu des nouvelles de Mexico jusqu'au 17 novembre. On faisait alors des préparatifs pour l'ouverture du Congrès, et la nécessité d'obtenir des moyens de continuer la guerre avec le Mexique paraissait être le principal objet des affaires sur lesquelles on devait délibérer. L'offre de la part du gouvernement des États-Unis, d'ouvrir de nouveau les négociations va être soumise aux chambres.

La capitale se remplissait de troupes qui arrivaient de toutes les parties du Mexique, et on s'occupait activement à fortifier la ville.

Ainsi les nouvelles d'un traité de paix dont il est fait mention sembleraient dénuées de fondement.

JOURNAL D'UNE EXPÉDITION

ENTREPRISE DANS LE BUT D'EXPLORER LE COURS ET L'EMBOUCHURE DU NIGER.

Par Richard et John Lanlger.

Suite et fin.

Les voilà donc dans un mauvais canot, lancés sur ces flots inconus, entre des rives bordées de peuplades féroces dont leurs inter-prètes ne connaissent plus la langue, exposés à tous les dangers que pouvaient faire courir le climat, le fleuve, les hommes, le manque de provisions et de moyens pour s'en procurer. Le récit d'une de leurs nuits sur le Niger peut donner l'idée de ce qu'ils avaient à souffrir. La journée avait été excessivement chaude, et le soleil se couchant dans toute sa gloire, lançait jusqu'au zénith des rayons teints des plus éclatantes couleurs. Néanmoins l'aspect du ciel, tout admirable qu'il était, annonçait un prochain orage. Le vent sifflait à travers les hautes tiges des joncs, et l'obscurité enveloppait la terre comme d'un réseau. Plus impatients que jamais de débarquer, n'importe où, de nous abriter pour la nuit, sinon dans un village, du moins sous un arbre, nous essayâmes de remonter le courage abattu de nos hommes en leur donnant l'exemple, et nous nous mîmes à ramer. Le canot descendait silencieusement le courant avec une merveilleuse vitesse. Nous gouvernions à la vive lueur des éclairs, qui, se réfléchissant continuellement dans l'eau, nous permettaient de distinguer et d'éviter les nombreuses petites îles dont la rivière est semée. De temps en temps nous apercevions, tout près de nous, les lumières de lampes brûlant dans des huttes de très-bonne apparence ; nous entendions distinctement la voix des habitants ; mais tout effort, toute tentative pour arriver jusqu'à eux venaient échouer dans ces impénétrables marais, labyrinthes de joncs, de roseaux et d'immenses plantes aquatiques. Quelques-unes de ces lumières, après nous avoir longtemps attirés à leur poursuite, s'éteignaient tout-à-coup, et s'évanouissaient à nos yeux comme des feux follets ; d'autres dansaient autour de nous, sans que nous puissions savoir où ni comment. Entrés enfin dans une petite crique, après avoir lutté pendant une demi-heure contre le courant, qui était extraordinairement rapide dans ce petit canal, au moment où nous croyions approcher d'un village, au fond de la petite baie d'où nous présumions que venait un cours d'eau affluent du Niger, tout-à-coup le village, lumières, tout disparut, les sons des voix cessèrent ; et, près d'aborder, nous ne trouvâmes ni hutte, ni plage, tout était sombre, lugubre, solitaire. On eût dit un rêve, on eût dit un enchantement.

Nous avions ramé le long des bords pendant trente milles, examinant attentivement chaque pouce de terrain, sans pouvoir découvrir un seul espace sec et assez ferme pour soutenir notre poids. Nous résignant donc à la nécessité, nous avons mangé un peu de